

**Octobre**  
**Le mois de tous les dangers**  
*Octobre*, Canada (Québec), 1994, 97 minutes

Janick Beaulieu

Numéro 174, septembre–octobre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

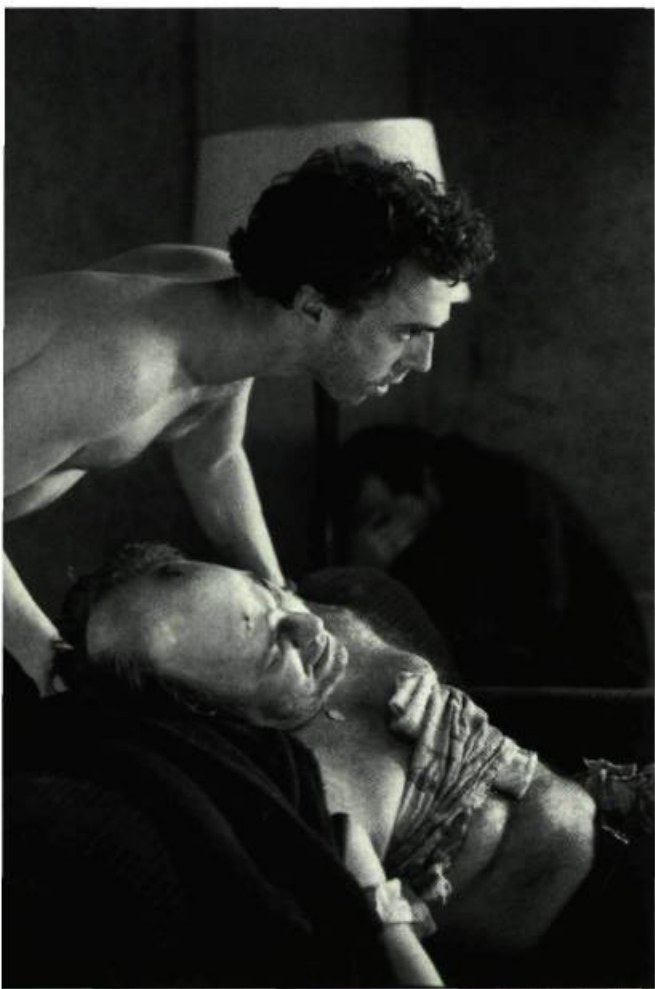
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (1994). Compte rendu de [Octobre : le mois de tous les dangers / *Octobre*, Canada (Québec), 1994, 97 minutes]. *Séquences*, (174), 30–31.

# OCTOBRE

*Le mois de tous les dangers*



Denis Trudel et Serge Houde

**A**lea jacta est. Le sort en est jeté. On attribue cette phrase à César alors qu'il se préparait à franchir le Rubicon. On dit que cette phrase s'emploie quand on prend une décision hardie et importante après avoir longuement hésité. On peut appliquer cette sentence à Pierre Falardeau en ironisant sur la deuxième partie. Ce sont les bailleurs de fonds qui ont longuement hésité. Pas lui. Depuis le temps qu'il voulait réaliser un film sur les événements d'Octobre 70... C'est chose faite maintenant. Et la chose a fière allure.

Dans le texte de présentation du générique, Falardeau affirme que le Front de Libération du Québec (FLQ) renoue avec la lutte des Patriotes de 1837. «Ce film raconte une histoire vraie, basée non sur une reconstitution d'époque mais sur le respect des faits et des hommes.» En fait, le film nous invite à vivre à l'intérieur de la cellule Chénier qui vient de kidnapper Pierre Laporte, ministre du travail et de l'immigration du Québec.

D'habitude, dans les films qui nous parlent d'enlèvements, on nous propose le point de vue de la victime. **Octobre** épouse la vision des felquistes. Il s'agit d'un point de vue avec vue imprenable sur un huis clos. C'est ce qui fait l'originalité de ce film. Ce point de vue essaie de nous faire comprendre de l'intérieur pourquoi les ravisseurs en sont arrivés à tuer Pierre Laporte. Certes, la sympathie du réalisateur lorgne du côté des felquistes. Mais Falardeau n'est pas dupe. Voilà pourquoi il cite Albert Camus: «Nécessaire et injustifiable.» Il fait confiance à l'intelligence du spectateur qui demeure libre de juger choses et gens.

Dans ses films, Falardeau n'a pas la réputation de pratiquer la nuance perpé-

tuelle. D'habitude, son style n'en est pas un qui arrondit les coins. Il a comme une petite tendance à les rendre plus pointus. Ici, peut-être en raison de sa sympathie pour la cause des ravisseurs, il pousse la nuance jusqu'à nous prouver que des kidnappeurs peuvent «péter au frette» à cause de la peur qui fait des nœuds avec vos tripes et qu'ils sont capables d'une humanité certaine envers leur victime comme nous le verrons en compagnie de Luc Picard et de Pierre Rivard.

Comme les quatre felquistes ne sont pas identifiés, je prendrai le nom de l'acteur pour désigner le personnage qu'il incarne. Luc Picard m'est apparu comme le chef naturel de la cellule. C'est lui qui, le 9 octobre, suggère de donner un gros coup afin de faire bouger le gouvernement. Si ce dernier lève le nez devant l'enlèvement d'un diplomate britannique, il sera obligé de négocier avec eux face à l'enlèvement d'un Pierre Laporte, «ministre du chômage» dans le gouvernement Bourassa. Le 10 octobre, Luc est sûr que le gouvernement va négocier parce que sa cellule tient le gros bout du bâton. Plus tard, alors que les trois autres felquistes jubilent devant un discours de Bourassa, Luc commence à douter. Sa belle assurance s'orne d'un «peut-être». Le 12 octobre, Luc ne supporte plus la présence de Laporte. Le gouvernement a désigné un certain Demers pour négocier avec les ravisseurs. Le 13 octobre, Picard laisse de plus en plus de place à un doute sérieux. «Ce n'est plus de la négociation, dit-il, c'est du niaisage.» Le 15 octobre, après la proclamation de la loi des mesures de guerre à la télévision, Luc se fâche devant un felquiste qui abomine Bourassa. Le 16 octobre, Pierre Laporte se

blesse gravement en essayant de s'enfuir. C'est alors que Picard, face à l'indécision de l'équipe, propose deux solutions: on le libère ou on le tue. Le lendemain, Picard ne se sent pas capable d'étrangler Laporte. C'est l'angoisse devant une corde... à serrer.

Pierre Rivard incarne un jeune felquiste de 19 ans. C'est lui qui veillera sur Laporte avec qui il s'entretient assez souvent. «Si vous avez besoin de quelque chose, dit-il, vous n'avez qu'à appeler.» À un Pierre Laporte qui lui demande pourquoi il a posé ce geste, Rivard répond qu'il est «tanné» d'être la victime d'une multitude d'injustices. On sent que le fait d'attacher et de détacher le détenu lui pèse de plus en plus. Durant la fausse invasion des hélicoptères, Rivard s'est surpris à claquer des genoux alors que Laporte tremblait comme une feuille. Quand Laporte refusera de manger, il laissera quand même la pitance près de son lit. Et lorsque ce dernier sera grièvement blessé, Rivard suggérera avec fermeté de l'envoyer à l'hôpital en arguant qu'il s'en sacre de la politique et qu'il ne veut pas devenir un tueur. Il plaidera en faveur de la libération de Pierre Laporte. On le voit clairement dans la description de son comportement, Rivard fait preuve d'une belle humanité. Il nous dit par son attitude que c'est bien beau la lutte contre les injustices, mais de là à devenir meurtrier, il y a une marge énorme qu'il ne veut pas franchir.

En supposant que des spectateurs d'ici ou d'ailleurs ignorent tout des événements d'Octobre 70, le film de Falardeau s'avère quand même susceptible de les intéresser parce que **Octobre** épouse la fascination d'un suspense psychologique bien maîtrisé. La tension y est maintenue comme dans tout bon suspense qui se respecte. Dans cette tragédie, on connaît dès le début le dénouement. L'intérêt se lovra autour des comportements de nos quatre felquistes et relaquera leur évolution. Qu'arrivera-t-il et comment réagiront-ils dans ce contexte de haute tension? Ici, la psychologie jouera son rôle en profondeur. Le tout est servi par un montage fébrile qui vient trahir l'angoisse des ravisseurs. Cela se traduit par un très grand nombre de plans. On sent la peur s'installer de plus en plus à demeure. C'est à vous couper les plans au couteau. La caméra s'inquiète du moindre petit bruit. Lorsque les négociations piétinent, la caméra se montre nerveuse. Elle ne tient

plus en place. Et quand Luc s'adonne à la lecture, elle se retient, mais bouge quand même un peu.

Au royaume du suspense, pour bien apprécier les temps forts, il importe de ménager des temps de repos. Ces temps de détente viennent, par contraste, donner plus de couleur au feu de l'action. Falardeau a déposé çà et là quelques temps de relâche. Je pense à la montre de Laporte avec son calendrier perpétuel. Peut-on y voir une certaine forme d'ironie? Je songe à la livraison des poulets frits. Cela vous change des sempiternels spaghettis. Je me souviens de la manifestation des sympathisants à la télévision. Je pense à la frousse causée par les hélicoptères alors que nos felquistes se rendent compte que la descente a lieu en face de leur cachette. Il y a aussi ces quelques évasions dans la ville qui permettent au huis clos de s'aérer un tant soit peu. Somme toute, le réalisateur a su garder **Octobre** en équilibre sur des fils à haute tension. Alea jacta est. Alléluia!

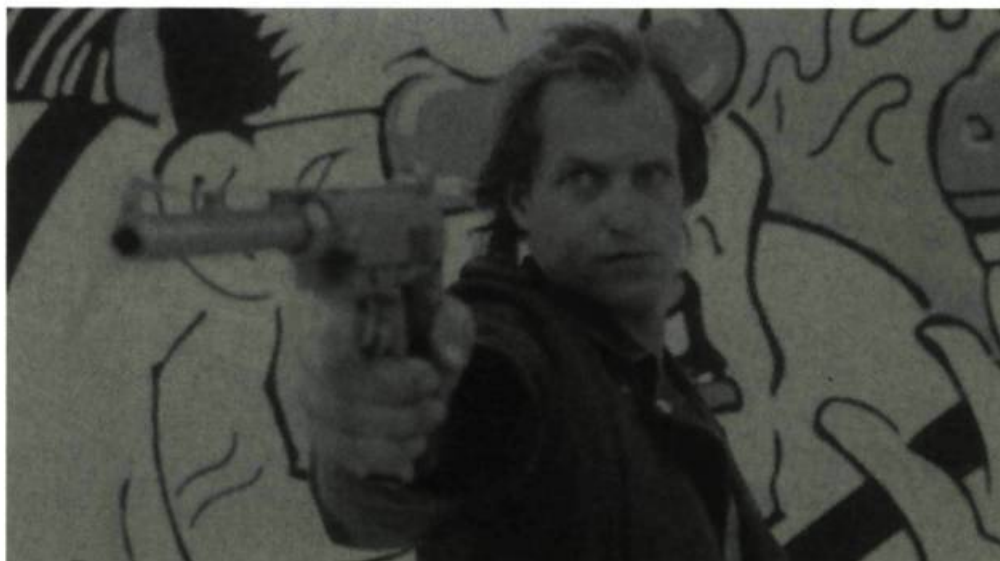
Janick Beaulieu

**OCTOBRE - Réal.et Scén.:** Pierre Falardeau - **Phot.:** Alain Dostie - **Mont.:** Michel Arcand - **Mus.:** Richard Grégoire - **Son:** Jacques Drouin - **Dir. art.:** Jean-Baptiste Tard - **Cost.:** Michèle Hamel - **Int.:** Hugo Dubé (felquiste), Luc Picard (felquiste), Pierre Rivard (felquiste), Denis Trudel (felquiste), Serge Houde (le Ministre), Julie Castonguay (Louise), Raymond Leriche (Marcel), Gilles Marsolais (Henri) - **Prod.:** Bernadette Payeur, Marc Daigle - Canada (Québec) - 1994 - 97 minutes - **Dist.:** C/FP

## Natural Born Killers

Une fois remis du choc physique et émotif qu'inflige le visionnement du dernier film d'Oliver Stone, on ne peut que s'interroger sur le but d'une telle expérience. Quelles sont les intentions du réalisateur? Qu'a-t-il voulu exprimer? S'agit-il d'une satire sur la violence ou de complaisance dans la violence? Est-ce une attaque en règle contre le voyeurisme obscène des médias ou une charge contre l'acte voyeuriste du spectateur lui-même? Sommes-nous en présence d'une critique de la fascination morbide qu'exercent les «serial killers» sur la société américaine ou du dévouement personnel de l'auteur sur la société américaine par le prétexte d'une histoire sur des «serial killers»?

Une chose est certaine: **Natural Born Killers (NBK)** ne laissera personne indifférent, peu importe ce qu'il signifie en bout de ligne. Car, plus encore que la violence spectaculaire, surréelle et absurde qu'il illustre, c'est la forme elle-même du film qui vient violemment secouer le spectateur, voire même l'agresser. La séquence d'ouverture nous prépare déjà au carnage visuel qui nous attend. Alors que le couple de tueurs Mickey et Mallory Knox s'emploie à exterminer les clients et le personnel d'un café routier (une séquence qui rappelle en moins effrayant un épisode similaire de **Near Dark**), Stone, pour sa part, s'emploie à disloquer le récit de cet événement violent en alternant plusieurs procédés: 35 mm couleur, 35 et 16 mm noir et blanc, ralentis,



Woody Harrelson